L'art chez Nietzsche : annihilation processuelle du nihilisme

Dimitri OVENANGA-KOUMOU
dimitriovenanga@gmail.com
Université Marien Ngouabi (Congo)

Résumé

Cet article procède à la présentation de la fonction que joue l'art dans la vie. Celle-ci permet de comprendre la faiblesse du nihilisme. Si par lui on n'atteint visiblement rien, par le moyen de l'art au contraire, il est possible de réviser cette position. Il fait que l'artiste soit satisfait de ses propres désirs d'élévation et surtout de conquête du pouvoir. L'art compense les manques et rend faible la puissance du temps qui, grâce à lui, ne réussit plus à tout ravager sur son passage. N'est-ce pas par son entremise que les artistes vivent éternellement à travers leurs œuvres ?

Mots-clés :

Art, Eternel retour, Exercice, Génie, Nihilisme, Temps

Abstract

This article presents the function that art plays in life. This allows us to understand the weakness of nihilism. If through it we visibly achieve nothing, by means of art on the contrary, it is possible to revise this position. It makes the artist satisfied with his own desires for elevation and especially for the conquest of power. Art compensates for the shortcomings and weakens the power of time which, thanks to it, no longer succeeds in devastating everything in its path. Is it not through its intervention that artists live eternally through their works?

Keywords

Art, Eternal return, Exercise, Genius, Nihilism, Time

Introduction

Destiné dès l'origine à la simple te pure contemplation, l'art s'avère le point de convergence entre l'esprit de l'homme et la forme expressive des objets extérieurs qui tombent sous la vue. L'œuvre construite par l'artiste n'est pas le résultat de ses projets a priori, l'artiste n'étant, dans la plupart des cas, que le spectateur de ses

propres productions, tout le contraire naturellement, des activités du rêveur.

Si le nihilisme est la doctrine selon laquelle on n'atteint proprement rien dans la vie, comment comprendre que l'art qui n'est généralement que contemplation peut-il s'ériger en son annihilation ? A-t-il un rapport pressant et utile, non seulement à la vie, mais aussi et surtout au temps ? En quoi ce rapport, si rapport il y a, profit-t-il à l'homme, être de besoins ? Pour répondre à ces interrogations, il s'agira de découvrir le sous-texte qui est dissimulé sous le texte sur l'art, mis en exergue par Nietzsche.

Le choix de cet article est motivé par la volonté de chercher des solutions au caractère plus que fugitif de la vie tant cherchée par l'homme, en quête de bien-être. Si la vie est un ensemble croissant d'épreuves, une grande ouverture aux souffrances de toute sorte, un immense univers de besoins et de désirs qui nous agacent sans cesse, il faudrait quand même s'interroger si possibilité il n'y a pas, d'apaiser l'homme.

La méthode que nous avons utilisée procède par la comparaison, comparaison du nihilisme que l'on trouve dans chacun des thèmes de la philosophie nietzschéenne, analysés par nous ici, et l'atténuation dont est capable l'art.

1. La cure artistique du nihilisme

Dans sa théorie esthétique, Nietzsche établit que l'art pour l'art n'existe pas à proprement parler. En d'autres termes, pour lui, l'art n'est, dans toutes ses productions, jamais gratuit, c'est-à-dire sans intérêt et vide. Il ne cesse non seulement d'embellir la vie, mais aussi de l'enrichir de maximes. Personne n'ignore que le beau qu'il produit a une visée, celle de procurer à l'homme qui le contemple, un plaisir, une satisfaction esthétique digne de ce nom, de sorte que, même lorsque l'homme est scandalisé par une image, déçu par une situation, l'art est en mesure de lui permettre à coup sûr, de retrouver le sourire et la quiétude. Il est proprement quelque chose de très important pour la réalité humaine. Cette importance est à trouver en priorité dans la satisfaction que procure la contemplation d'un objet aimé ou désiré. L'art remédie au nihilisme parce que, contrairement à lui, il aide ou permet de reconquérir la joie. Il est un chemin qui mène quelque part. La vie, lorsqu'elle est horrible, a énormément besoin de l'art qui permet que celui qui vit l'horreur puisse s'oublier immédiatement et

du coup retrouver ou recouvrer le plaisir perdu. L'art seul rend la vie possible dans l'horrible et l'absurde.

> *L'art* s'avance alors comme un magicien sauveur, apportant le baume secourable : lui seul a le pouvoir de transmuer ce dégoût de ce qu'il y a d'horrible et d'absurde dans l'existence en représentations, à l'aide desquelles la vie est rendue possible. Ces images sont le *sublime*, où l'art dompte et assujettit l'horrible, et *le comique*, où l'art nous délivre du dégoût de l'absurde. (F. Nietzsche, 1993, p. 59).

Il n'est pas rien. Si l'on se base sur le fait que la vie traverse non seulement des méandres difficiles, mais aussi est, en général, une lutte, il est possible de dire de l'art qui donne une couleur merveilleuse à cette même vie, qu'il est une haute délivrance, délivrance contre les souffrances que la vie impose. Tout ce qui dans la vie est proprement insupportable, l'art a le pouvoir de le transfigurer afin de le rendre vivable. Qui ignore par exemple le degré supérieur de bonheur que l'on est censé trouver lorsqu'on contemple, même dans la douleur, de belles images, ou encore lorsqu'on écoute de belles chansons qui font en réalité voyager. Beaucoup d'éléments insupportables qui compliquent la vie deviennent autres lorsqu'ils sont présentés dans des œuvres d'art. L'art est donc, un remède à la vie, surtout lorsqu'il est apollinien :

> S'il nous était possible d'imaginer la dissonance devenue créature humaine, – et qu'est l'homme, sinon cela ? – pour pouvoir supporter de vivre, cette dissonance aurait besoin d'une admirable illusion qui lui cachât à elle-même sa vraie nature sous un voile de beauté. C'est là le véritable but de l'art apollinien ; et le nom d'Apollon résume ici pour nous ces illusions sans nombre de la belle apparence qui rendent, en chaque instant, l'existence digne d'être vécue et nous incitent à vivre l'instant qui suit. (F. Nietzsche, 1993, p. 130).

L'art, rien que l'art, pour vivre et bien vivre. La musique, un des arts privilégiés de Nietzsche, est une thérapeutique contre l'ensemble des maux dont l'homme est victime. En tant qu'adoucissement, la musique guérit dans la mesure où elle rend enthousiaste. Son seul et unique nom est la cure spirituelle. Voilà pourquoi Michel Haar dit, parlant de la musique chez ce philosophe :

> La musique apaise, en les transfigurant par les séquences où elles sont, sinon résolues, du moins intégrées selon un ordre nécessaire,

> toutes les dissonances du monde. Elle est maîtrise souveraine, impossible à réaliser dans l'existence extra-artistique des dispositions affectives (M. Haar, 1993, p. 263).

Toute bonne musique est source de santé. Avec elle, on ne peut que se sentir dans son assiette. Elle est, selon cet interprète, l'un des meilleurs produits pour la santé. C'est la raison pour laquelle, parlant d'elle, il dit qu'« elle est le médicament sans néfaste effet secondaire qui conduit le plus vite à la « grande santé » ». (M. Haar, 1993, p. 264).

Ce qui revient à dire que, dans l'optique de Nietzsche, la musique ou plutôt l'art en général, participe efficacement d'ailleurs, de l'action de la médecine et aide cette dernière dans sa mission curative. Le médecin complet serait dans ce sens celui qui encouragerait ses patients soit à composer de la musique, soit à l'écouter. C'est la raison pour laquelle parlant d'elle, Nietzsche écrit à Hans von Bülow le 20 juillet 1872 :

> En me procurant ce remède magique vous êtes mon médecin ; et si vous devez trouver que votre patient compose une détestable musique, vous possédez le secret pythagoricien de le guérir par de la « bonne » musique. (F. Nietzsche, 1986, p. 316).

Comparée à un appareil enregistreur, l'âme se sent parfois surchargée lorsqu'elle est trop pleine. C'est pendant le temps de distraction que l'importance de l'art se trouve vraiment ressentie en tant qu'il s'érige en véritable remède de cette âme lassée. Il assure le plaisir que procure la contemplation d'œuvres esthétiques, œuvres qui nous emportent avec elles. Dès lors, soucis et angoisses s'évanouissent ; l'homme se sent en paix et donc vit dans la quiétude. La vie est rendue légère par l'art ; elle est, au départ, de nature périlleuse. L'art nous fait voyager non seulement dans des temps autres, mais encore vers des horizons inconnus. C'est ce que précise Nietzsche, parlant plus précisément de l'art poétique :

> Les poètes, dans la mesure où eux aussi veulent alléger la vie des hommes, détournent leur regard du présent pénible ou aident le présent à prendre, par une lueur qu'ils font briller du passé, des couleurs nouvelles. (F. Nietzsche, 1993, p. 527).

Il s'agit d'un grand remède au nihilisme, parce qu'il est, dans certaines circonstances, le supplément de la religion. N'est-ce pas lui qui procède à la consolation de l'âme accablée de mauvaises pensées.

Quand on est déçu, l'art nous permet de retrouver la joie, lorsqu'on est trop concentré, il nous détend. Il est comparable à un palliatif, un apaisement.

> L'art lève la tête quand les religions perdent du terrain. Il recueille une foule de sentiments et de tendances produites par la religion, il les prend à cœur et devient alors lui-même plus profond, y gagne un surcroît d'âme, au point qu'il peut communiquer l'élévation et l'enthousiasme, chose qu'auparavant il ne pouvait pas encore. (F. Nietzsche, 1993, p. 528).

L'art fait vivre, mieux il fait revivre même ceux qui en ont perdu complètement espoir ; un homme malade qui sourit ou rit, se refait sans le savoir, et sans le vouloir. C'est ce qui attirait l'attention des Grecs. Cette activité crée le sourire, le sourire crée la santé. Lorsque l'homme a de mauvaises qualités par exemple, l'art le conseille de les aimer, peut-être parce que, ce n'est pas lui-même qui les a voulues et quand on est pauvre, il faudrait vénérer cette pauvreté en se disant simplement qu'elle ne dépend nullement de soi. Dans la musique, toutes les positions et toutes les situations ne peuvent qu'être respectées.

> Que l'on apprenne aux hommes, au moyen de toutes les séductions des artistes et des penseurs, à avoir de la vénération pour leurs défauts, leur pauvreté intellectuelle, leurs aveuglements insensés et leurs passions (et cela est possible), que l'on ne montre que le côté sublime du crime et de la folie, de la faiblesse des gens sans volonté, et de ceux qui se soumettent aveuglement que le côté touchant émouvant (cela aussi a été fait assez souvent) : et l'on aura employé le moyen qui peut inspirer à une époque, fût-elle des plus antiartistiques et antiphilosophiques, l'amour enthousiaste de la philosophie et de l'art (surtout l'amour des artistes et des penseurs en tant que personnes), et, dans des circonstances critiques, peut-être la seule façon de sauvegarder l'existence d'organismes aussi fragiles et aussi exposés. (F. Nietzsche, 1993, p. 752-752).

De l'art donc, on doit dire qu'il constitue un puissant traitement contre ce qui ennuie l'homme, et contre ses mauvaises humeurs. Remède au nihilisme, il nous délivre en fait. Nietzsche est clair à ce propos quand il dit de l'art « *qu'il chasse, pendant quelques heures ou quelques instants, le malaise, l'ennui, la conscience vaguement mauvaise …* ». (F. Nietzsche, 1993, p.758).

Lorsqu'on dit, avec Nietzsche que l'art embellit la vie, il faut tout de même signaler que cet embellissement n'est pas que métaphysique, mais s'étend surtout sur le plan pratique. L'art participe à l'éducation des hommes en tant que telle. N'importe quel art, c'est-à-dire quel que soit le type d'art, il a toujours la compétence de produire des règles ou encore les conditions du bon comportement. Ainsi on peut se permettre de dire qu'il est tout sauf le rien qu'exalte le nihilisme. Il ne se déploie pas en pure perte, mais il a une mission précise. Laquelle ? Celle d'embellir. Embellissant la vie, il rend les hommes meilleurs qu'ils n'étaient auparavant. D'autres règles élémentaires de bonne vie découlent de l'œuvre d'embellissement de la vie à laquelle l'art se livre.

> L'art doit avant tout *embellir* la vie, donc nous rendre nous-mêmes tolérables aux autres et agréables si possible : ayant cette tâche en vue, il nous modère et nous tient en bride, crée des formes de civilité, lie ceux dont l'éducation n'est pas faite à des lois de convenance, de propriété, de politesse, leur apprend à parler et à se taire au bon moment. (F. Nietzsche, 1993, p. 763).

S'il est vrai que la laideur extrême effraie la vue et que les horreurs quelles qu'elles soient dérangent l'âme, l'art qui rend tout cela vivable s'érige en idéal à suivre, en chemin sans lequel finalement il n'y a aucune possibilité de vie. L'œuvre d'art emporte avec elle tous les regards et aide à oublier, ne serait-ce que momentanément, les déceptions et les douleurs, quels que soient leurs genres et leurs degrés. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que dans la plupart des films, et les plus grands, on associe drame et comédie en vue de voiler ce qu'il y a de pénible pour le cœur et l'âme.

> L'art doit *cacher* ou *réinterpréter* tout ce qui est laid, ces choses pénibles, épouvantables et dégoûtantes qui, malgré tous les efforts, à cause des origines de la nature humaine, viendront toujours de nouveau à la surface : il doit agir ainsi surtout pour ce qui en est des passions, des douleurs de l'âme et des craintes, et faire disparaître, dans la laideur inévitable ou insurmontable, ce qui y est *significatif*. (F. Nietzsche, 1993, p. 763).

Si hier l'art n'était produit qu'en vue d'aider l'homme ou le citoyen à revivre quelques moments festifs ou de victoires tout en colorant autrement certains aspects de la vie, aujourd'hui, pense Nietzsche, il doit prendre une direction autre, celle des malades et des fatigués, pour leur apporter de l'aide et reconstituer le bonheur. Au

fond, la seule essence de l'art, et la vraie, est celle d'être le soupir de soulagement de ceux qui ont déjà perdu, peut-être complètement espoir. Il leur redonne la possibilité de sourire à nouveau. « *Maintenant, avec les œuvres d'art, on veut éloigner les pauvres épuisés et les malades de la grande route de souffrance de l'humanité, pour leur procurer un petit moment d'ivresse et de folie* » (F. Nietzsche, 1993, p.106). Il permet à l'esprit de faire un voyage libérateur : ce qui prouve encore une fois qu'il est le remède à ce qui tourmente.

Dans la perspective de Nietzsche, ce qui est à retenir, c'est que l'art a une fonction dans la cité. Cette fonction, nous avons déjà commencé à la décrypter, c'est celle précisément d'enrichir la société en normes, en sentences qui conduisent imperturbablement à la morale. Avec lui, cela est sûr, plus de violences envers nos semblables, l'amour étant ici véritablement prôné. Cette pensée supprime, avec la dernière énergie, l'existence de l'art pour l'art, un type d'art dépourvu d'intérêt car il ne va pas sans but, sans fin et est au fondement de toute moralité.

> La lutte contre la fin dans l'art est toujours une lutte contre les tendances moralisatrices dans l'art, contre la subordination de l'art sous la morale. L'art pour l'art veut dire : « Que le diable emporte la morale ! » (F. Nietzsche, 1993, p. 1003).

Rendre morale la cité est une activité qui passe par le développement de l'art. Chaque homme qui contemple une œuvre d'art se pose le plus souvent des questions du type : pourquoi l'artiste a fait son œuvre ainsi, plutôt qu'autrement ? Dès qu'on s'interroge, on ne vise qu'à tirer des leçons, et ainsi à s'inscrire sur le chemin de la morale, ceci précisément par l'ensemble des réponses qu'on donnera à ces interrogations. Vantons pour ainsi dire l'art ; c'est lui seul qui fait de nous des hommes dignes de respect, observant des maximes utiles pour la vie commune, différents donc des animaux. Il a pour nom la morale, rien qu'elle.

> Lorsque l'on a exclu de l'art le but de moraliser et d'améliorer les hommes, il ne s'ensuit pas encore que l'art doive être absolument sans fin, sans but et dépourvu de sens, en un mot, l'art pour l'art – un serpent qui se mord la queue (F. Nietzsche, 1993, p. 1003).

Dans ces conditions, on pourrait demander aux grands pessimistes de changer leurs positions, surtout lorsqu'ils croient et

pensent que tout est nihiliste. L'art lutte en fait contre le nihilisme, il en est le grand remède. Par lui, la possibilité de la vraie vie, la vie morale, ouvre grandement la porte. Il permet d'arriver à quelque chose d'autre dans la vie, c'est-à-dire à sa stimulation. Sans lui, il n'est pas possible de vivre et de bien vivre. **«** *L'art est le grand stimulant à la vie : comment pourrait-on l'appeler sans fin, sans but, comment pourrait-on l'appeler l'art pour l'art ?* **»** (F. Nietzsche, 1993, p. 1003). Poursuivons l'art et recherchons-le sans cesse pour mieux vivre.

C'est la raison pour laquelle, commentant Nietzsche, Gilles Deleuze dit que, l'art chez ce philosophe est comme le contraire exact d'une entreprise exempte d'intérêts. Il est même, ajoute-t-il, ce qui précède la volonté de puissance. L'art, dans certaines circonstances a parfois pour effet, surtout lorsqu'il s'exécute chez les plus jeunes, de s'ériger en ce qui calme, même sexuellement. Les effets positifs de l'art ne peuvent pas avoir de limite. L'art, c'est la vie. « *Selon Nietzsche, on n'a pas encore compris ce que signifie la vie d'un artiste : l'activité de cette vie servant dans l'œuvre d'art elle-même, la volonté de puissance de l'artiste en tant que tel* » (G. Deleuze, 1962, p. 117).

On ne peut donc pas vivre en l'absence de l'art. Tout ce qu'on en dit de négatif n'est au fond qu'apparence. La vérité est que l'art, seul, oriente vraiment l'homme. Son office contribue efficacement à l'activité du corps. Le corps ne peut pas être dans un bon état en l'absence de l'art qui l'aide à se détendre, à goûter les plaisirs qu'offre la contemplation de belles œuvres. Loin d'être absolument sans intérêt, l'art vivifie l'élan de la vie. De telle sorte qu'on peut dire de Nietzsche qu'il est au fond le plus profond philosophe de la vie.

> L'art nous rappelle des états de *vigor* animale. Il est d'une part la profusion et le jaillissement de la santé physique florissante qui se répand en images et en désirs ; d'autre part, une excitation des fonctions animales grâce aux images et aux vœux de la vie intensifiée ; une élévation de la sensation vitale, et un stimulant de cette sensation. (F. Nietzsche, 1995, p.379).

Ceci expliquant cela, la vie de Nietzsche elle-même est aussi riche en épisodes qui prouvent que ce dernier fut vraiment lié à la satisfaction des besoins de son corps physique.

Par ailleurs, il faudrait dire que si le nihilisme est une forme supérieure de pessimisme, comme l'affirme avec force le philosophe

lui-même, l'art n'est a contrario qu'une forme non moindre d'optimisme dans la mesure où et pour autant qu'il ne cesse d'évoluer contre le nihilisme. L'art n'est qu'un puissant remède au nihilisme. Voilà pourquoi selon Nietzsche lui-même, *La Naissance de la tragédie* dont le point central est la célébration de l'art, est du coup un livre contre le pessimisme et par conséquent contre le nihilisme. Parlant de cette œuvre, Nietzsche dit : « *On peut donc dire que ce livre est anti-pessimiste, en ce sens qu'il enseigne ce qui est plus fort que le pessimisme et plus « divin » que la vérité : l'art* ». (F. Nietzsche, 1995, p.271). Ce livre a donc un caractère proprement romantique. D'ailleurs, Nietzsche lui-même l'appelle une métaphysique d'artiste.

Finalement, on ne peut être véritablement nihiliste, c'est-à-dire, dans l'optique de Nietzsche, pessimiste, que si on balaie, par un simple coup de baguette magique, l'art. L'art est ce qui permet de nier le nihilisme et donc d'y remédier en tant qu'il est le socle même de la vie. Seul l'art aide à bannir les mauvais instants de la vie. Vivre vraiment, c'est vivre avec l'art. Nietzsche ne peut conclure autrement : **«** *L'art et rien que l'art ! C'est lui qui nous permet de vivre, qui nous persuade de vivre, qui nous stimule à vivre* **»**. (F. Nietzsche, 1995, p. 270).

2. La force de l'exercice pour l'art

Nietzsche prend activement part à un autre débat important, un débat organisé autour d'une question précise, à savoir : est-on artiste ou le devient-on ? Cette question recherche en réalité l'origine de l'art ou son fondement, qui est soit la nature, soit l'expérience. Si dans la tradition artistique, on a parfois pris les artistes pour ceux qui sont dotés des facultés exceptionnelles par la nature, c'est-à-dire pour ceux qui ne savent même pas pourquoi ils sont ce qu'ils sont, tout se passe autrement avec Nietzsche. Selon lui, on peut ne pas naître artiste, mais on peut tout de même le devenir si on a le goût de l'effort et la passion pour l'exercice, de sorte qu'il est possible pour une personne non-douée de devenir producteur d'œuvres d'art. C'est dire que chez Nietzsche, l'art de produire des œuvres d'art peut s'acquérir par l'unique moyen de l'action. Dans cette optique, le génie, fondement de tout pouvoir artistique, n'est pas que naturel. À force de travailler, on finit par acquérir l'expérience et l'habileté dans ce qu'on pratique. Pour avoir du génie, il suffit simplement de faire, de s'exercer, c'est-à-dire de passer à l'action. « *Le génie ne fait rien que d'apprendre*

d'abord à poser des pierres, ensuite à bâtir, que de chercher toujours des matériaux et de travailler toujours à les mettre en forme ». (F. Nietzsche, 1993, p.534)**.**

Ce qui revient à dire que le génie dans lequel s'origine l'art en tant que tel, n'est pas quelque chose de surnaturel, mais il peut aussi jaillir du pragmatisme humain. Pour être artiste, il suffit de travailler sans cesse son talent, d'avoir la ferme volonté de se transformer par l'action. Par conséquent, on ne peut aucunement parler de miracle dans les entreprises que mène l'homme. Ne dit-on pas que sans exercice et sans la pratique, on ne peut absolument rien, même dans les cas où on est assez doué. Le génie est fils de l'exercice. « *Toute activité de l'homme est compliquée à miracle, non pas seulement celle du génie : mais aucune n'est un « miracle »* ». (F. Nietzsche, 1993, p. 534). Les artistes, les orateurs et les philosophes doivent continuer à s'exercer s'ils veulent maintenir frais leur génie.

Pour approfondir cette thèse, Nietzsche dit qu'il y a eu dans l'histoire des hommes qui ont été des auteurs de grands faits ou de grands événements mais qui, pourtant, n'étaient pas doués, n'étaient pas pourvus de facultés exceptionnelles par la nature. Ces hommes ont fini parfois par poser des actes qui témoignent du génie véritable. Cela prouve que le génie n'est pas seulement un don naturel. Il est aussi le fruit d'un apprentissage. Qu'on évite de dire que ne le possèdent que ceux qui sont dotés ainsi par la nature.

> Gardez-vous de parler de dons naturels, de talents innés ! On peut nommer des grands hommes de tout genre qui furent peu doués. Mais il s'*acquirent* la grandeur, devinrent des « génies » (comme on dit), par des qualités dont on n'aime pas à signaler le manque lorsqu'on en est conscient ; ils eurent toute cette robuste conscience d'artisan, qui commence par apprendre à former parfaitement les partis, avant de se risquer à faire un grand ensemble ; ils se donnèrent du temps pour cela, parce qu'ils avaient plus de plaisir à la réussite du détail de l'accessoire, qu'à l'effet d'un ensemble éblouissant. (F. Nietzsche, 1993, p.534-535).

Dans cette perspective, il est possible de soutenir qu'en réalité, le génie n'est pas une chose particulière, qui n'appartient qu'à une très forte minorité ; il est au contraire, donné à tous. On peut réaliser des œuvres de génie dès lors qu'on s'exerce. Ce qui revient à dire que, pour se développer continuellement, l'humanité a besoin de l'effort inlassable des individus. Cet effort est la base réelle des

transformations importantes. Il faudrait donc considérer que le génie est quelque chose qui peut être cultivé. La créativité humaine est à cet effet à valoriser. Le génie n'est toujours pas naturel, il est plutôt le fruit de l'exercice. Dans cette perspective, on peut dire que celui qui a la volonté de faire et qui s'applique quotidiennement a de fortes chances d'acquérir une certaine habileté, c'est-à-dire de faire preuve de génie. L'existence spécifique du génie est liée au fait que certains hommes croient fermement que les facultés intellectuelles et artistiques que possèdent d'autres personnes sont l'œuvre d'un esprit divin. Alors qu'elles sont le plus souvent le fruit d'un travail réel. Dans l'optique de Nietzsche, on peut manquer le statut d'artiste à la naissance, mais il est possible de l'acquérir grâce à l'action. Le génie n'est donc pas seulement un don naturel ou un esprit particulier qui a été donné à certains dès la naissance.

> La croyance à des esprits grands, supérieurs, féconds, est, non pas nécessairement, mais très souvent encore unie à cette superstition entièrement ou à demi religieuse, que ces esprits seraient d'origine surhumaine et posséderaient certaines facultés merveilleuses, au moyen desquelles ils acquéraient leur connaissance par toute autre voie que le reste des hommes. On leur attribue volontiers une vue immédiate de l'essence du monde, comme par un trou dans le manteau de l'apparence, et l'on croit que, sans la peine et les efforts de la science, grâce à leur merveilleux regards divinatoire, ils pourraient communiquer quelque chose de définitif et de décisif sur l'homme et le monde. (F. Nietzsche, 1993, p.535)

Cela signifie qu'en ce qui concerne le savoir en général, tous les rapports au surnaturel en tant que tel sont écartés ou doivent l'être. Par conséquent, rien n'est, ni hasard ni surprise, parce qu'à force de s'exercer sur le terrain, on finit par devenir habile. Dans ces conditions, on ne fait preuve d'un certain génie que quand on le cultive encore davantage. Ce dernier n'est donc qu'au bout de l'effort et dans l'exercice. C'est pour toutes ces raisons que tous les honneurs et privilèges dont bénéficie le génie ne sont en rien utiles pour lui et pour son développement continuel. En lui-même, il a énormément besoin d'être mis réellement en action. Cela revient à dire que, quand on est effectivement doué, il faut tout de même avoir, non seulement la volonté, mais aussi et surtout le goût de l'effort et de l'exercice. N'honorons pas le génie, travaillons-le afin de le rendre plus grand encore. **«** *...Il y a lieu au moins de se demander si la superstition du génie, de ses privilèges et de ses facultés spéciales est d'utilité pour le*

génie lui-même lorsqu'elle s'enracine chez lui ». (F. Nietzsche, 1993, p. 536).

Les esprits supérieurs ont, pour ainsi dire, quelque chose de proprement humain en eux. Seul l'effort personnel compte et paye réellement dans la mesure où et pour autant qu'il permet de développer les talents individuels. Un esprit particulier s'abaisse au plus vite lorsqu'il croit qu'il est déjà pourvu et qu'il n'a plus besoin de se perfectionner. Sans le combat contre soi-même, on ne peut rien faire. Ce n'est pas parce qu'on possède le génie qu'on est capable de grandes œuvres, mais c'est quand on le façonne plus efficacement.

> Même pour de grands esprits, il y a vraisemblablement plus d'utilité à se rendre compte de leur force et de son origine, à comprendre ainsi quelles qualités purement humaines ont conflué en eux, quelles circonstances heureuses y ont concouru : ainsi une énergie soutenue, une application décidée à des fins particulières, un grand courage personnel, puis la chance d'une éducation qui a de bonne heure offert les meilleurs maîtres, modèles, méthodes. (F. Nietzsche, 1993, p. 536).

Si on veut aller de l'avant, nous sommes obligés de cesser de croire en la divinité du génie, mais nous devons plutôt croire aux sources humaines du même génie. Ce n'est pas pour rien que Nietzsche prend dans ce cadre précis, l'exemple de Napoléon, car ce dernier ne croyait qu'en lui-même, un comportement qui a fait germer en lui un génie tout à fait particulier.

Le désir du grand effort est puissamment créateur de génie. Quand on est dans une impasse, quand on est vraiment en difficulté, l'esprit s'élève à un stade meilleur. C'est là souvent que naît le génie, c'est-à-dire sur fond de peine et grâce à l'entreprise. Voilà pourquoi lorsqu'on est faible par un côté, l'esprit finit par créer quelque chose qui compense sous un autre côté, cette faiblesse. C'est dire que le vrai génie est le plus souvent du côté de ceux qui ne sont pas dotés par la nature. Et, quand on est dépourvu, on ne peut que fournir des efforts pour créer. À ce moment-là, il prend réellement corps. Nietzsche confirme :

> On a déjà mentionné qu'une mutilation, une atrophie, un défaut sensible d'un organe donne fréquemment l'occasion à un autre organe de développer des qualités exceptionnelles parce qu'il doit pouvoir à une autre fonction en plus de la sienne propre. C'est par

là qu'il faut s'expliquer l'origine de plus d'un talent brillant (F. Nietzsche, 1993, p. 565).

Le prisonnier qui réussit à s'évader de prison, à la grande surprise de ses gardiens et cet homme égaré qui, au cœur d'une forêt labyrinthique, arrive à retrouver le chemin, sont des exemples qui prouvent que le génie est d'origine humaine. Et que, par conséquent, l'exercice est la chose la plus créatrice. La thèse nietzschéenne selon laquelle l'esprit a le pouvoir de compléter ses propres défaillances anticipe sur celle beaucoup plus actuelle d'Alain Berthoz qui, inventant ce qu'il appelle la *vicariance* pense à travers elle, que le cerveau a la possibilité de créer une suppléance à une fonction détruite. C'est ce qui permet par exemple aux aveugles de voir par l'entendre et aux sourds d'entendre par la vue. De telle sorte que pour lui, le cerveau est armé d'un puissant système d'auto-défense sans équivalent. Ceci permet d'unir en toute simplicité d'ailleurs les thèses de la physiologie et celles de la phénoménologie. Ce n'est pas pour rien qu'Alain Berthoz ne cesse de travailler avec les phénoménologues. Voilà pourquoi, signalant ce rapport, Alain Berthoz et Jean-Luc Petit disent :

> Si la philosophie peut être utile à quelque chose, c'est bien à aider à formuler des hypothèses générales. Notre collègue au Japon Ideo Sakata, qui a découvert les neurones du cortex pariétal codant la forme des objets, nous disait avoir été inspiré dans la formulation de son expérience par les textes de Merleau-Ponty sur la perception. (A. Berthoz et J. L. Petit, 2006, p. 38).

Disons avec Nietzsche que le génie n'est pas une nature. Il naît lorsqu'on cultive la nature.

3. Comment le temps se fragilise-t-il par l'art ?

Les artistes, contrairement aux hommes ordinaires, ont une existence particulière. Ils ne meurent pas. Leur existence est proprement a-temporelle. À travers leurs œuvres, ils vivent éternellement. C'est dire qu'en produisant, ils produisent en fait leur propre éternité qui supprime le temps ou plutôt même l'existence temporelle pour l'artiste. Si l'on peut dire le plus simplement possible les choses, on peut affirmer que l'artiste ne meurt pas. Ne contemple-t-on pas toujours les œuvres d'art d'artistes morts il y a des siècles ! Est-ce dans cette perspective qu'on peut rapporter l'art à l'éternel

retour et en faire un fondement réel ? Assurément, oui. Mais, qu'est-ce que l'éternel retour et qu'est ce qui permet de justifier que l'art est son fondement ? Telles sont les questions autour desquelles s'organise ce paragraphe.

L'éternel retour représente dans la philosophie de Nietzsche, le fait particulier selon lequel, toutes les choses se trouvent dans un mouvement continuel et que rien ne reste stable et statique. Dans ce sens, on peut être tenté de dire que rien de ce qui existe et arrive, n'est nouveau ou actuel. Nous sommes dans un flux éternel. C'est à ce moment-là que le rapport à l'art, c'est-à-dire à ce qui ne cesse de maintenir son auteur en vie, peut être fait en toute facilité. Rien n'est nouveau, tout ce qui existe est simplement revenu. « *Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement. Tout meurt, tout refleurit, le cycle de l'existence se poursuit éternellement* » (F. Nietzsche, 1993, p. 456). Dans l'art aussi, tout meurt, avec les artistes qui disparaissent et s'éteignent, tout reparaît et revient à travers leurs œuvres qui restent et les laissent toujours présents dans le temps.

Dans l'existence, ce que les hommes observent en général, c'est l'apparition et la disparition de tout. On croit en effet qu'il s'agit des choses qui naissent après celles qui sont mortes. Ce qui est caché est vraiment réel et que tout ce qui se brise se brise en vue de se reconstituer. Ce qui meurt est simplement la forme de ce qui revient en vie. L'existence est par conséquent en construction et en reconstruction infinies. L'éternel retour est constitutif de la vie elle-même. C'est peut-être une façon de dire que rien ne change et que l'existence est égale à elle-même.

> Tout se brise, tout s'assemble à nouveau ; éternellement se bâtit le même édifice de l'existence. Tout se sépare, tout se salue de nouveau ; l'anneau de l'existence reste éternellement fidèle à lui-même ». (F. Nietzsche, 1993, p. 456).

De fait, l'éternel retour est l'indication suivant laquelle, au fond, rien ne naît ni ne disparaît. En tant qu'existants, nous sommes, les choses de la nature y compris, revenus. Tout est éternel, rien n'est vraiment sujet au principe de la génération et de la corruption. « *…Toutes les choses reviennent éternellement et que nous revenons nous-mêmes avec elles, que nous avons déjà été là une infinité de fois et que toutes choses ont été avec nous* » (F. Nietzsche, 1993, p. 458).

Cette argumentation permet de démontrer que l'éternel retour est réellement éternel lorsqu'il est fondamentalement artistique, car l'art dépasse toujours tous les temps et traverse tous les espaces. S'il est vrai que l'art crée le jeu et si le jeu à son tour est en dépassement par rapport à la réalité concrète, c'est-à-dire qu'il s'élève toujours au-dessus de tout, il n'y a aucun doute que l'art fonde l'éternel retour parce qu'il est au-delà, et de l'espace et du temps. L'art a donc des ramifications avec l'éternel retour, la même vie sous des formes déguisées. C'est la raison pour laquelle, parlant de cette thématique chez Nietzsche, Danko Grlic (1973, p.131) affirme :

> Je pense pour ma part que cette vieille question de Nietzsche trouve justement sa solution particulière dans le « domaine » de l'art et en particulier dans sa conception de l'essence de l'art comme jeu. Le jeu est en effet quelque chose de réel, d'effectif, donné ici-bas en même temps qu'il s'élève au-dessus du monde réel, qu'il a son propre logos, son propre temps et son propre espace.

L'art est au fondement de l'éternel retour parce qu'il est extatique et ne cesse d'emporter avec lui, l'artiste. C'est pour toutes ces raisons que, dans l'optique nietzschéenne, il n'y a absolument aucune contradiction entre ce qu'il nomme le surhomme, c'est-à-dire cet homme qui est, en réalité en excès d'humanité et l'éternel retour du même. En tant qu'artiste, le surhomme ne peut que renaître, même de ses cendres. Il est dépassement de l'homme proprement empirique.

> Seul revient ce qui fut une fois, ce qui est et ce qui sera créé par le surhomme et pour le surhomme, celui qui a dépassé l'homme « empirique », l'homme moyen, l'homme enclin au mensonge, et qui en tant qu'artiste vivra éternellement dans l'éternel retour. Ainsi il n'y a pas de contradiction essentielle entre la thèse du surhomme et celle de l'éternel retour (D. Grlic, 1973, p. 127).

En tant qu'il dépasse les temps et traverse les espaces, l'art fonde donc en raison l'éternel retour.

Conclusion

L'art chez Nietzsche se présente donc comme un remède au nihilisme parce qu'il s'érige chaque fois en consolation de l'homme en quête d'honneur, de grandeur. Cet homme vaincu par la vie qui l'enrichie de désirs pressants, voit sa souffrance être atténuée par l'art.

Voilà pourquoi il accorde une attention particulière à l'art. Dans son optique, celui-ci est nettement supérieur, à ce qu'il semble présenter comme œuvre, comme pour dire qu'il va plus loin que lui-même et est en réalité, au-delà du loisir et du divertissement. C'est la raison pour laquelle s'adressant aux personnes qui n'attribuent à l'art qu'une essence superficielle, Nietzsche dit dans la préface de *La Naissance de la tragédie*, préface qu'il dédie à son très cher ami Richard Wagner :

> Pour la gouverne de ces personnes si sérieuses, je déclare que, d'après ma conviction profonde, l'art est la tâche la plus haute et l'activité proprement dite métaphysique de cette vie, conformément aux conceptions de l'homme à qui je veux que cet ouvrage soit dédié, comme à mon sublime compagnon d'armes et précurseur dans cette voie (F. Nietzsche, 1993, p. 34).

L'art, tel que le philosophe le présente, fonctionne exactement comme l'autre du nihilisme dans la mesure où, si par ce dernier, on n'atteint rien, c'est-à-dire que rien dans la vie n'est réellement trouvé, par l'art au contraire, on peut atteindre bien de choses. L'art réalise nos rêves, rêves de se hisser toujours sans relâcher au niveau supérieur. Dans le monde artistique le plus souvent les artistes ont des pseudonymes qui dépassent les temps et les espaces, ceux qui les plongent dans l'univers des plus grandes satisfactions de l'esprit. C'est en cela précisément que l'art annihile le nihilisme qui se fragilise à ce moment car par lui, on atteint le niveau proprement infranchissable à l'ordinaire.

Références bibliographiques

NIETZSCHE Friedrich, 1993, *La naissance de la tragédie*, tr. f. Jean Marnold et Jacques Morland, tr. révisée par Jacques Le Rider, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.1, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Considérations inactuelles IV. Richard Wagner à Bayreuth*, tr. f. Marie Baumgartner, tr. révisée par Jacques Le Rider, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.1, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993 *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres*, t.1, tr. f. A.M. Desrousseaux et Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.1,

présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Humain, trop humain. Un livre pour esprits libres*, t.2, tr. f. A.M. Desrousseaux et Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, *in Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.1, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993 *Aurore. Pensées sur les préjugés moraux*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.1, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Le gai savoir*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres,* t.2, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993 *Ainsi parlait Zarathoustra .Un livre pour tous et pour personne*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.2, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993 *Le crépuscule des idoles ou comment on philosophe au marteau*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jean Lacoste, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t.2, présentation Jean Lacoste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1993, *Nietzsche contre Wagner. Pièces au dossier d'un psychologue*, tr. f. Henri Albert, tr. révisée par Jacques Le Rider, in *Friedrich Nietzsche. Œuvres*, t. 2, présentation Jean La Coste et Jacques Le Rider, coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont.

NIETZSCHE Friedrich, 1995 *La volonté de puissance*, t.2, tr. f. Geneviève Bianquis, coll. Tel, Paris, Gallimard.

DELEUZE Gilles, 1962, *Nietzsche et la philosophie*, coll. Quadrige, Paris, PUF.

GRLIC Danko, « Nietzsche et l'Eternel Retour du même ou le retour de l'essence artistique dans l'art », in *Nietzsche aujourd'hui* ? t.1, Publications du centre de Cerizy-La-salle, coll.10/18, Paris, U.G.E, 1973, p.123-140.

HAAR Michel, 1993, *Nietzsche et la métaphysique*, coll. Tel, Paris, Gallimard.

BERTHOZ Alain et PETIT Jean Luc, 2006, *Physiologie de l'action et Phénoménologie*, Paris, Odile Jacob.

NIETZSCHE Friedrich, 1986, *Lettre à Hans von Bülow*, Bâle le 20 juillet 1872, in Nietzsche (Friedrich), *Correspondance*, t. 2, textes établis par Giorgio Colli et Mazzino Montinari, tr. f. Jean Bréjoue et Maurice de Gandillac, n.r.f., Paris, Gallimard.